

Quand souffle l'esprit *La Cantatrice chauve*

Michel Vaïs

Numéro 101 (4), 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26295ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (2001). Compte rendu de [Quand souffle l'esprit : *La Cantatrice chauve*]. *Jeu*, (101), 34-35.

MICHEL VAÏS

Quand souffle l'esprit

Dans une maison ancestrale datant de 1884 et évidemment jaune, située rue St-Hubert à Montréal, près de la rue Ontario, et devenue « Café couette » pendant la saison touristique, on a pris la bonne habitude de vider le grand salon double de ses tables et de répartir les sièges – les fauteuils y jouxtent des chaises pliantes – en une seule rangée tout au long des quatre murs pour y faire du théâtre. « On », c'est-à-dire principalement Sylvain Binette, un des copropriétaires de l'auberge, également metteur en scène et (bon) comédien. En 2000, il avait invité la comédienne Lori à y monter *les Précieuses ridicules* (elle lui avait confié le rôle de Gorgibus), qui ont été jouées à guichets fermés, c'est-à-dire une vingtaine de fois au moins, pour un maximum de trente spectateurs à la fois. Le printemps dernier, « on » a récidivé en réussissant un Ionesco qui, comme Molière, s'inscrivait délicieusement dans les lieux, et que l'on a joué plus longtemps car, visiblement, le public en redemande.

Le choix de ces deux pièces dénote, selon Binette, un souci de proposer un style de théâtre doucement ridicule, drôle, original, voire insolite. Au départ, le nom d'« abstrus » avait été donné à la compagnie pour désigner quelque chose d'obscur, d'abscons, « dont la difficulté rebute l'esprit », selon le dictionnaire. Il s'agissait alors tout bonnement d'enregistrer un nom d'entreprise autogérée pour pouvoir fonctionner légalement. Aujourd'hui, Binette songe plutôt à donner à sa compagnie, et plus simplement, le nom de Maison Jaune. Sans pour autant renoncer à ses choix de répertoire, sauf qu'apparemment l'obscurité n'y régnera pas obligatoirement.

Au départ, il importait de ne pas se laisser impressionner par le cadre de la Maison, mais au contraire de s'en inspirer. *Les Précieuses...* se passent effectivement dans un salon bourgeois français ; *la Cantatrice...* dans un salon aussi bourgeois, mais anglais. Aubaine : la Maison Jaune tient des deux ! Ce qui permet, et comme on accepte de limiter au maximum les modulations de l'éclairage, de faire l'économie d'une scénographie coûteuse : les lustres, les chandeliers muraux, le plancher de bois, les cheminées, les portes vitrées sont d'origine. Et tout le jeu se déploie au centre de l'espace. Côté production, la petite équipe a ainsi pu se concentrer sur les costumes et sur certains détails enrichissant le spectacle. Ainsi, la bonne, Mary, accueille le public en jouant du violoncelle avant de lire les didascalies avec un fort accent « britiche ». Ce n'est que le début d'un festival de détails insolites dans le jeu, les accessoires, les costumes, qui aiguissent avec bonheur notre sens de l'observation.

Par exemple, le journal dans lequel Mr Smith lit à haute voix les petites annonces bizarres est de langue arabe ! Imperceptiblement, les personnages se déhanchent en

La Cantatrice chauve

TEXTE D'EUGÈNE IONESCO. MISE EN SCÈNE : SYLVAIN BINETTE, ASSISTÉ DE BRIGITTE CHARPENTIER ; COSTUMES ET ACCESSOIRES : MAORY GASTELO. AVEC SYLVAIN BINETTE (LE POMPIER), MÉLANIE DELISLE (MARY), ISABELLE DRAINVILLE (MRS MARTIN), SERGE MANDEVILLE (MR SMITH), BENOÏT OUIMET (MR MARTIN) ET CHANTAL VALADE (MRS SMITH). PRODUCTION DE LA TROUPE DE L'ABSTRUS, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DE LA MAISON JAUNE DU 14 MARS AU 15 AVRIL 2001.

La Cantatrice chauve, mise en scène par Sylvain Binette et présentée par la Troupe de l'Abstrus au Théâtre de la Maison Jaune. Photo : Lynn James.

se déplaçant, ou esquissent un bref sursaut, ou un tic, ou des gestes juste un peu étranges (on croit alors avoir mal vu) ; au cours de la conversation, on entend quelques éclats de voix un tout petit peu bizarres (on croit alors avoir mal entendu) ; la bonne, aux cheveux ébouriffés, porte une robe juste un peu débalancée, plus courte en avant, et laissant dépasser son jupon. Un mot est étrangement prononcé : CA-EN pour Caen. Est-ce voulu ? Bref, on baigne dans une poésie scénique comme je les aime, où le réel semble atteint de distorsions plus ou moins graves, comme dans les rêves. Tout a l'air aussi vrai que faux.

Le metteur en scène a eu la main heureuse pour la distribution, qui est excellente. Mrs Smith (Chantal Valade), grande et forte, porte un chignon et affiche un sourire grimaçant et hautain. Par contraste, Mrs Martin (Isabelle Drainville) est aussi maigre que comique. Le Pompier, rôle que le metteur en scène a endossé, fait une entrée joyeuse, le visage barré par un perpétuel et large sourire sous son casque rouge. Dans son ample pantalon de caoutchouc à bretelles, un seau à la main, il est impayable et suscite de délicieux éclats de rire.



Les déplacements des personnages révèlent de nombreuses intentions sous-jacentes qui ajoutent à leur psychologie (car, n'en déplaise à Ionesco, un peu de psychologie ne fait jamais de tort, même dans le théâtre de l'absurde!). Lorsque, à la dernière scène, une fois le Pompier parti, les Smith et les Martin se lancent dans leur conversation débridée de plus en plus cacophonique, ils le font en jouant à la chaise musicale, ce qui en passant est la meilleure façon de ne pas longtemps tourner le dos au public réparti tout autour. Or, dans ce jeu cruel, les personnages ne se meuvent pas sans intention, mais plutôt avec gravité, tristesse ou regret, selon le cas. Mr Martin, quant à lui, est obligé de s'asseoir piteusement loin de Mrs Martin, sa femme, qu'il vient enfin de retrouver ! On a de la peine pour lui...

La mise en scène s'avère en définitive assez classique, au sens de respectueuse du style et de l'esprit du théâtre d'Eugène Ionesco, mais tout de même imaginative, sans excès ni coups de génie ostentatoires et casse-cou comme on en voit parfois sur nos scènes « branchées » (je pense à des productions récentes du *Roi se meurt* à l'Espace GO et à la Veillée). Voilà donc une veine à explorer pour une petite compagnie, car il y a un public pour cela. Si les cafés-théâtres ont disparu, il y a déjà une quinzaine d'années, du paysage culturel montréalais, la Maison Jaune donnera peut-être le coup d'envoi à un délicieux café-théâtre intimiste mais sans tables, où souffle agréablement l'esprit et, davantage non négligeable, où l'on ne fume pas. **J**